

une sentinelle, rejoignait le fonctionnaire et revenait seul. La neige continuait à tomber. Je n'essayais plus de secouer mon engourdissement. J'attendais mon tour. J'étais résigné.

Brusquement je m'éveillai au bruit d'une rumeur confuse. "L'ennemi... l'ennemi!" L'alerte vivement donnée me tira de ma torpeur. Le soleil s'était levé. La plaine blanche était illuminée par ses rayons. Des cavaliers russes lancés en éclaireurs arrivaient au galop. Déjà on pouvait les distinguer, droits en selle, dans leurs uniformes verts, la toque en tête, menés par un maréchal des logis dont les aiguillettes d'argent scintillaient sous le cuir des bulletières.

Je me sentis perdu.

Tout à coup le sous-officier ennemi arrêta sa monture. Il regarda devant lui avec effroi, hésita une seconde, puis, levant son sabre, il donna le signal de la retraite. Pris de panique, les Cosaques affolés se sauvaient. Déjà leurs ombres filaient sur la plaine, diminuaient jusqu'à ne plus être que des points s'effaçant sur l'horizon. Ils allaient annoncer à Tchitchagoff que le passage était gardé. Mais qui donc gardait le passage?

Alors je regardai dans le sens que les yeux du Cosaque avaient suivi. Et le souvenir de l'épouvantable nuit me revint.

Oui, le bois était gardé. Les grenadiers étaient là en faction, face à l'ennemi. Levées vers le ciel ou tendues vers l'horizon, leurs baïonnettes luisaient. Les uns se tenaient debout et raides, au port d'armes, d'autres étaient agenouillés derrière la masse chétive des arbres, d'autres accroupis en groupe, d'autres couchés sur le sol faisant le geste de mettre en joue. Et je les reconnaissais. Celui-ci, solidement planté sur ses pieds cloués au sol, le visage tendu vers l'immensité, les yeux limpides, fixes ou ouverts, c'était le Bourguignon. Cet autre, plus petit, trapu, presque affaissé sous l'énorme poids du bonnet, le manteau à demi défilé flottant sous la bise, c'était Pierre Brave, et je retrouvais à ses lèvres leur expression gouailleuse. Celui-là c'était Le Honnec. Celui-là c'était Lebadois. Et les autres, je les nommais à mesure. La neige, en tombant, avait recouvert d'une couche blanche les bonnets et les manteaux, elle s'était emmelée dans les barbes qu'elle allongeait; elle s'était fixé aux fusils qu'elle enfermait dans un fourreau blanc. Pareils à des fantômes ils occupaient le bois là-haut pour notre défense, les camarades sur qui la neige était tombée toute la nuit, immobiles, l'arme au bras, le doigt sur la détente, les grenadiers blancs!

Je les reconnaissais; c'étaient bien ceux qui, un à un, étaient partis dans la nuit. Ils étaient restés fermes au poste dans l'attitude où la mort les avait surpris. Maintenant le soleil faisait scintiller le givre d'argent qui recouvrait leurs bonnets à poil, briiler leurs baïonnettes, et s'allonger leurs ombres menaçantes. Placés là pour surveiller l'ennemi, ils se tenaient en bon ordre sur la lisière du bois. Ils étaient les sentinelles que rien ne ferait reculer. C'est devant eux que les Cosaques avaient fui.

Ce jour-là c'étaient les morts qui avaient combattu pour nous...

Bientôt averti de la retraite des Cosaques, le maréchal Ney accourut vers nous.

"Bravo! cria-t-il, mes enfants, vous avez sauvé l'armée!"

Mais le lieutenant, la voix tremblante:

"Ce n'est pas nous qu'il faut féliciter, dit-il. Voici ceux qui ont tout fait."

Et du doigt il désignait les grenadiers blancs. Alors le maréchal s'approcha du groupe héroïque. Il salua le gars normand, et le gamin de Paris, et le Breton et le Bourguignon, ces enfants de toutes les Provinces de France qui s'étaient levés pour faire face à l'ennemi dans leur suaire blanc. Au nom de l'Empereur il attacha la croix d'honneur sur leurs poitrines rigides. Et, à travers les larmes qui voilaient nos regards, nous apercevions les glorieuses petites taches rouges sur les manteaux blancs."

EDMOND PILON.



M. EDMOND DAoust, DANS LE RÔLE DE PILATE, AU MONUMENT NATIONAL.

NOTES ET FAITS

L'envers des grands hommes.

Au moment des fêtes du centenaire de Victor Hugo, il est piquant d'entendre, entre la multitude des paroles aussi autorisées que pleines de littérature, le simple témoignage d'un vieux brave homme.

Au temps où Victor Hugo habitait la fameuse maison de la place des Vosges, M. Roret était, vers 1830, apprenti chez l'horloger qui occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble.

"Le poète, dit-il, avait un grand salon, meublé à la bohème, avec une petite alcôve et une toute petite cuisine. Sa pauvre femme, qui était bien charmante, passait ses nuits à lui recopier ses manuscrits. Et vous ne savez pas ce qu'il faisait quand il rentrait? Il la battait! Oui, monsieur il la battait, si bien qu'on était obligé d'aller chercher la garde, et que moi-même, qui étais tout gosse, j'y suis allé une fois!"

Et le vieil horloger ajoutait avec une conviction obstinée:

"Il a fait des livres extraordinaires, il est devenu grand poète, il a eu des obsèques nationales, mais rien ne me fera oublier ça. Voyez-vous? je peux bien vous le dire, moi qui suis célibataire, un homme qui bat sa femme, ça a beau être un grand poète, c'est un rien-du-tout!"

La journée de la reine Wilhelmine.

Voici, d'après le *Maasbode*, l'emploi ordinaire des journées de la reine Wilhelmine, tel qu'il a été réglé sous la régence de la reine Emma. Le mariage n'a pas introduit le moindre changement dans les habitudes de la jeune souveraine.

Le petit Jacques et la petite Anna se trouvaient un jour seuls à la maison. Jacques dit à sa sœur:

—Viens, nous allons chercher dans la maison quelque chose de bon à manger, et nous nous régalerons bien.

Anna répondit:

—Si tu peux me conduire dans un endroit où personne ne puisse nous voir, je t'accompagnerai.

—Eh bien, reprit le premier, nous irons dans la laiterie et nous y mangerons une jatte d'excellente crème.

—Oh! non, repartit la seconde, le voisin, qui coupe du bois dans la rue, pourrait nous voir aisément.

—Tu as raison, répliqua Jacques. Mais, écoute, viens dans la cuisine. Je sais qu'il y a dans le garde-manger un grand pot tout rempli de miel. Nous y tremperons notre pain.

—Là aussi, objecta la petite fille, nous serons épiés par la voisine qui est assise à sa fenêtre et qui file sa quenouille.

—C'est vrai, continua le petit garçon; en ce cas, allons dans la cave où il y a d'excellentes pommes et où il fait si obscur que certainement personne ne nous y verra.

Alors Anna reprit:

—O mon cher frère, crois-tu réellement que personne ne puisse nous surprendre dans la cave? Ne sais-tu donc pas qu'il y a là-haut un œil qui voit à travers les murailles et dans l'obscurité la plus profonde?

À ces paroles, Jacques fut saisi de peur et s'écria: —Ah! tu as raison ma chère Anna. L'œil de Dieu nous voit, même dans les endroits où nous sommes cachés à tous les regards humains. C'est pourquoi